

[Retrouver ce titre sur Numilog.com](http://Numilog.com)

Le Grand Continent *présente*

UNE CERTAINE IDÉE DE L'EUROPE

avec

PATRICK BOUCHERON

ANTONIO NEGRI

THOMAS PIKETTY

MYRIAM REVAULT D'ALLONNES

ÉLISABETH ROUDINESCO

Champs actuel

INÉDIT

UNE CERTAINE IDÉE DE L'EUROPE

L'Europe, pendant la plus grande partie de son histoire, a été une idée.

Elle signifiait un profond désir de circulation et de liberté autant qu'un souci de rigueur et de polémique. À Milan ou à Paris, on se lisait fougueusement ; entre Bruxelles et Vienne, on se copiait passionnément. Aujourd'hui, alors même que l'Europe est devenue une institution, elle n'est pas, ou de moins en moins, une idée. Bruxelles serait-elle devenue une Cité interdite où le débat public ne pénètre plus ?

Voilà pourquoi la revue *Le Grand Continent* a invité cinq penseurs internationalement reconnus pour l'envergure de leurs travaux à parler, pour la première fois, de leur idée d'Europe. Ensemble, ils ont ouvert de nouvelles perspectives, de nouveaux chemins à parcourir pour retrouver les voies d'une Europe idéale, pleinement politique – une certaine idée de l'Europe.

Textes de Patrick Boucheron, Antonio Negri, Thomas Piketty, Myriam Revault d'Allonnes et Élisabeth Roudinesco.

UNE CERTAINE IDÉE
DE L'EUROPE

DANS LA MÊME COLLECTION

Emmanuelle Loyer, *Une brève histoire culturelle de l'Europe.*

Europa. Notre histoire, sous la direction d'Étienne François et Thomas Serrier.

Le Grand Continent
présente

UNE CERTAINE IDÉE DE L'EUROPE

Textes de Patrick Boucheron, Antonio Negri,
Thomas Piketty, Myriam Revault d'Allonnes,
Élisabeth Roudinesco

Inédit

Champs actuel

Nous remercions les Éditions Actes Sud
pour leur aimable autorisation de reprendre le titre
Une certaine idée de l'Europe,
initialement donné à une conférence de George Steiner
auquel le présent volume entend faire écho.

© Flammarion, 2019.

ISBN : 978-2-0814-8022-3

L'ÉCHELLE CONTINENTALE

L'Europe, pendant la plus grande partie de son histoire, a été une idée.

Elle signifiait un profond désir de circulation et de liberté autant qu'un souci de rigueur et de polémique. La République des lettres se moquait des régimes plus ou moins despotiques qui l'entrecoupaient et la divisaient. À Milan ou à Paris, on se lisait fougueusement, entre Bruxelles et Vienne, on se copiait passionnément.

Aujourd'hui, alors même que l'Europe est devenue une institution, elle n'est pas, ou de moins en moins, une idée. La classe politique et administrative qui travaille à faire l'Europe n'est plus à proprement parler composée d'intellectuels mais d'experts, d'excellente qualité, en droit, en administration, en gestion ou en économie. Si bien que la question se pose : Bruxelles est-elle devenue une Cité interdite à laquelle le débat public, ses animatrices et ses animateurs n'auraient plus vraiment accès ?

Force est de constater qu'on peut avoir exploré de larges pans des problèmes du monde contemporain

durant une carrière intellectuelle internationalement reconnue, sans avoir eu l'occasion d'éclairer de quelques propositions le débat européen. Pire, personne ne donne le ton de ces débats et la polémique en Europe est abandonnée aux néonationalismes et aux réactionnaires qui tirent profit de la caricature d'une institution froide, mal incarnée et peinant à penser.

Et le comble, à l'ère du numérique et alors que la première génération Erasmus arrive aux affaires, est que jamais les idées n'ont si peu circulé entre les cités européennes. Quel est le lieu du débat ? Quelle revue, quel quotidien, quels auteurs, quelles personnalités scientifiques ou intellectuelles fréquenter quand on se pense européenne ou européen ? Entre les croisades patriotiques des uns et le tropisme atlantiste des autres, il semblerait que les Européens n'aient plus le temps de se lire, encore moins de se copier.

Au printemps 2018, nous avons invité cinq penseurs internationalement reconnus pour l'envergure de leurs travaux à parler, pour la première fois, de leur idée d'Europe. Ce cycle de conférences, organisé à l'École normale supérieure à Paris, a été retransmis en direct dans une vingtaine d'autres villes en Europe et dans le monde. C'est ainsi que se sont ouverts de nouvelles perspectives, de nouveaux chemins à parcourir pour retrouver les voies d'une Europe idéale, pleinement politique – une certaine idée de l'Europe.

Ce livre souhaite en prolonger l'élan.

Les membres de la revue *Le Grand Continent*

« Une certaine idée de l'Europe »

Lieux de retransmission des conférences



[Retrouver ce titre sur Numilog.com](http://Numilog.com)

CE QUI A MANQUÉ À L'EUROPE

par Patrick Boucheron



[Retrouver ce titre sur Numilog.com](http://Numilog.com)

Conférence prononcée le 22 mai 2018.

Je me suis longtemps interrogé sur l'intitulé même du projet qui nous réunit et me donne le plaisir de m'adresser à vous, aujourd'hui et en si bonne compagnie¹. Que voulez-vous dire en somme par « une certaine idée de l'Europe » ? Faut-il l'entendre sur un ton gaullien, et il s'agirait dans ce cas de hausser la voix, d'affirmer d'un air un peu grave et solennel, « une certaine idée de l'Europe », en sous-entendant qu'elle ne peut être que grande, aussi grande que pourrait l'être « une certaine idée de la France » – une manière en somme de faire gronder une fiction politique d'une voix caverneuse ? Peu importe alors que l'Europe

1. De cette conférence, en grande partie improvisée, j'ai préféré conserver le ton d'adresse orale, ne retranchant rien de ses hésitations ou de ses lourdeurs – ne serait-ce que pour rendre compte de son inquiétude. Je n'en suis que plus reconnaissant à Lucie Rondeau du Noyer et Pierre Salvadori pour leur travail impeccable de transcription et d'édition du texte.

soit ce que le général de Gaulle appelait un « machin », c'est-à-dire une forme sinon évitée, du moins évitée, creusée de l'intérieur et comme vacante. Elle serait justement à remplir d'une voix vibrante et forte et, précisément parce qu'on ne peut rien dire d'autre que sa grandeur, la force de l'Europe viendrait de ce qui lui manque, c'est-à-dire justement sa consistance, une consistance qui n'est pas, je vais y revenir, impériale. Je n'ironise pas du tout. C'est une question très sérieuse et l'on pourrait s'arrêter là. On pourrait se dire que ce qui nous manque aujourd'hui, ce qu'on a perdu, ce que ma génération a vu d'une certaine manière disparaître, c'est cette évidence – et pourquoi ne pas l'appeler gaullienne, en effet – d'une Europe qui vaut non pas par ce qu'elle nous fait manquer mais, au contraire, par tout ce à quoi elle nous permet historiquement d'échapper.

Ce fut encore pour moi une évidence, ne serait-ce que parce que je suis né en 1965, pas si longtemps après la fin de la guerre – vingt ans après, alors que trente ans nous séparent déjà de la chute du mur de Berlin. Les mélancoliques n'ont pas toujours tort : on est fondé à se désoler de cette propension de nos sociétés à – je cite ici Achille Mbembe – « ne plus vouloir se souvenir de rien ¹ ». Et que se

1. Achille Mbembe, *Politique de l'inimitié*, Paris, La Découverte, 2016, p. 8-9.

passé-t-il lorsqu'on ne se souvient plus de rien ? Ce n'est pas seulement qu'on ne fait pas son devoir de mémoire : j'entends effectivement l'exaspération, bien naturelle, bien légitime, de jeunes générations qui verraient dans le devoir de mémoire quelque chose comme une obligation scolaire (« *Est-ce que tu as bien fait tes devoirs de mémoire ?* »). Il y a un côté inévitablement infantilisant dans une telle expression. Non, il ne s'agit pas de ça. Lorsque Achille Mbembe dit de nos sociétés qu'elles font « un arrangement avec le monde » par une étrange manière qui « consiste à tenir pour rien tout ce qui n'est pas soi-même¹ », c'est cela qu'il appelle ne plus se souvenir de rien. Et il faut bien comprendre que cette amnésie tranquille, dans la plénitude même de sa bonne conscience, éloigne une capacité de l'histoire qui est celle que Hannah Arendt décrivait lorsqu'elle disait de l'histoire que c'était un art de se souvenir de ce dont les femmes et les hommes en société sont capables. Du meilleur sans doute, du pire parfois.

Cette conscience historique est évidemment celle qui fait défaut, et qui manque aujourd'hui. Contre ce manque il ne sert à rien de se révolter, puisqu'il dépend entièrement du passage des générations. Il suffit de constater que cette conscience passe mais,

1. Achille Mbembe, *ibid.*

passant, fait manquer à l'Europe ce qui a été la principale objection à sa critique : prendre la mesure de tout ce à quoi on échappe en construisant l'Europe – c'est-à-dire à la guerre. De ce point de vue, le constat pourrait être aisément et tristement définitif. C'est une question grave lorsqu'on réfléchit à l'histoire – et je ne pourrais pas parler avec vous d'autre chose que d'histoire. Je suis un historien qui ne parle pas *du* passé mais *à partir* du passé, en l'occurrence pour moi un passé ancien, mais qui n'a aucune compétence particulière dans les questions qui vous intéressent et vous mobilisent ce soir, et en particulier du point de vue géopolitique.

Un discours historique n'a d'intérêt que si l'on va y chercher des ressources d'intelligibilité pour le présent. Je vais y revenir parce qu'évidemment, à partir du moment où cette Europe qu'on a construite sur le « plus jamais ça » voit se perdre sa conscience historique, comment peut-on la réarmer historiquement ? Mais l'histoire, aujourd'hui, n'est pas simplement la chronique de ce qui a eu lieu. C'est aussi, vous le savez bien, l'histoire des possibles, de tout ce qui, à un moment donné, a pu s'ouvrir, comme possibilités, comme espérances, comme déceptions ou simplement comme promesses non tenues. De ce point de vue, le questionnaire des historiens s'est incroyablement allongé. Je ne parle pas simplement de l'histoire contrefactuelle.

Je parle d'une manière générale, de toute l'histoire des futurs non advenus¹.

Pour le dire de manière plus tranchante, et sans doute plus désagréable : si, dans quelques années, les historiennes et les historiens écrivent l'histoire de l'Europe et choisissent l'été 2015 comme date de la fin de leur grand récit, je veux dire tout simplement de la fin de l'idée de l'Europe, est-ce que cela nous étonnerait tant que ça ? Après tout, à quoi l'Europe nous a-t-elle permis d'échapper ? À la guerre ? À la mort ? À la honte ? À la récession ? À la tyrannie ? Telle était en effet la promesse qui la fondait. Mais quand l'Europe, au lieu d'être un pôle de stabilité, est une dynamique permanente d'instabilité, quand nous vîmes s'aligner, en quelques semaines, la crise de la dette grecque, la crise de l'Europe face à l'accueil des réfugiés et la crise de la démocratie, que reste-t-il de ce pacte passé avec l'avenir ? Lorsque Viktor Orbán prend le pouvoir en Hongrie avec une politique ouvertement xénophobe fondée sur un nationalisme ethnique en tous points opposé aux valeurs de la construction européenne et qu'au même moment ce n'est pas lui que l'on menace d'exclure de l'Europe mais les Grecs soumis à de graves difficultés financières, qu'en pensons-nous,

1. Voir Quentin Deluermoz et Pierre Singaravélou, *Pour une histoire des possibles. Analyses contrefactuelles et futurs non advenus*, Paris, Le Seuil, 2016.

qu'en pensons-nous vraiment ? Alors je repose la question : si les historiennes et les historiens futurs nous disent que c'est bien durant ces quelques semaines que l'Europe est morte, qu'avons-nous à redire ? Je ne dis pas que c'est vrai. Je dis que c'est plausible. Et que si l'on parle des manques de l'Europe, ou des manquements, politiques, moraux, etc., il y a là un devenir possible. En évoquant ensemble « une certaine idée de l'Europe », peut-être que nous parlons ce soir de quelque chose qui n'existe déjà plus. C'est une hypothèse sérieuse.

Vous voyez vers quelle issue désespérante m'a amené cette première acception de grandeur gaulloise d'« une certaine idée de l'Europe ». Si bien que je préfère, pour ne pas m'arrêter à une mélancolie aussi noire, l'entendre aujourd'hui d'une manière peut-être moins géopolitique et un peu plus morale. Non pas affirmer « *je me fais une certaine idée de l'Europe* », c'est-à-dire implicitement une grande idée, qui va donc se fracasser contre le réel et ses manquements, mais dire « *de l'Europe je me fais une certaine idée* », entendez *une idée incertaine*. À ce moment, la consistance de l'Europe, qui n'est plus géopolitique mais morale et culturelle, se sauve du fait même de son incertitude. Elle n'est rien d'autre que son propre manque à elle-même. Ce n'est pas l'Europe de Charles de Gaulle, c'est l'Europe de